

## La stèle sud-picénienne de Crecchio: poétique, lexicque et phraséologie

Barbora Machajdíkoviá – Vincent Martzloff

Université Comenius, Bratislava

Sorbonne Université, Paris

barbora.machajdikova@uniba.sk

vincent.martzloff@sorbonne-universite.fr

**Mots-clés:** sud-picénien, langues italiques, sabellique, langue latine, épigraphie, poétique, métrique, syllabe, synchronie et diachronie, herméneutique

**Key words:** South Picene, Italic languages, Sabellian, Latin language, epigraphy, poetics, metrics, syllable, synchrony and diachrony, hermeneutics

### Présentation du corpus sud-picénien

Le corpus épigraphique sud-picénien rassemble des inscriptions datées des VI<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles avant notre ère, qui ont été découvertes, pour la plupart, du côté oriental de l'Italie centrale, entre la région sabine et l'espace adriatique. Le point commun de ces inscriptions est qu'elles sont rédigées dans un alphabet ou plutôt dans des variétés alphabétiques présentant des caractéristiques particulières. Ainsi, la lettre O a la forme d'un point (petit trou d'aspect circulaire), et la lettre F a la forme de deux points superposés verticalement. La langue de ces inscriptions est un parler appartenant à la famille des langues dites *sabelliques*. La famille sabellique est elle-même un rameau de l'ensemble plus vaste des langues italiques, qui regroupent, en dehors du sabellique, le latino-falisque (latin et falisque) et le vénète.

La première édition pleinement satisfaisante du corpus sud-picénien est celle de Marinetti (1985). La présentation plus récente de La Regina (2010) a l'intérêt d'offrir d'excellentes photographies de la plupart des documents épigraphiques. Une vue d'ensemble très commode de ce corpus est fournie par le recueil des *Sabellische Texte* de Rix (2002, p. 67–70). Les inscriptions sud-picéniennes ont également été republiées, mais sous forme dispersée, dans les *Imagines Italicae* de Crawford (2011). On trouvera encore une utile présentation synthétique chez Morandi (2017, p. 110–124) et chez Urbanová – Blažek (2008, p. 139–145). L'importante monographie d'Adiego Lajara (1992) a permis d'appréhender plus adéquatement divers aspects phono-graphématiques de ces inscriptions.

Le corpus sud-picénien comporte environ 25 inscriptions. Le recueil de Rix (2002) compte 23 textes, mais la pierre de Crecchio comporte deux inscriptions de mains différentes (CH 1a et CH 1b). Cela est peut-être vrai aussi de l'inscription RI 1 (Cures). Une inscription supplémentaire a été publiée par Heinzelmann – Buess (2013). Et de nouvelles inscriptions sont en cours de publication.

En ce qui concerne les fonctions de ces textes, certains ont une valeur funéraire (par exemple TE 2, Bellante), d'autres sont des inscriptions de possession (TE 4, Campovalano). Parfois, le sens du texte et donc sa fonction nous échappent. Les messages de plusieurs inscriptions ne sont pas stéréotypés et on a même l'impression d'une recherche de *créativité* de la part des rédacteurs.

Le corpus sud-picénien soulève des questions philologiques complexes. Il n'est pas toujours possible de proposer une traduction pour un mot donné. Il faut donc mettre en œuvre une herméneutique fondée sur des réflexions prenant en compte la structure globale de chaque texte, afin de faire progresser l'interprétation, en descendant du *tout* (le texte) vers les *parties*

(les mots). L'application directe d'une méthode purement étymologique est exclue, car elle risquerait de conduire à des reconstructions arbitraires et à des interprétations fragiles.

### Aspects poétiques des inscriptions

Une particularité frappante de certaines inscriptions sud-picéniennes réside dans leur élaboration poétique (Machajdíkóvá, 2018). Cette caractéristique est immédiatement reconnaissable à la multiplicité des allitérations à l'initiale des mots. Par exemple, l'inscription TE 2 (Bellante) est constituée de 9 mots séparés par des interponctions (trois points superposés), formant des paires allitérantes (à l'exception du premier mot *postin*):

*postin : viam : videtas : tetis : tokam : alies : esmen : vepses : vepeten*  
 „Au-delà du chemin, tu vois<sup>1</sup> le monument de Titius Allius [*vepses*<sup>2</sup>] dans cette tombe.“

Les huit mots concernés par les allitérations sont les suivants: *Viam*, *Videtas*; *Tetis*, *Tokam*; Ø *alies*, Ø *esmen*; *Vepses*, *Vepeten*. Les consonnes allitérantes sont notées en majuscule, tandis que l'absence de consonne initiale dans deux mots successifs a le statut d'allitération en „consonne zéro“ (symbolisée par Ø).

De surcroît, comme le texte comporte un nombre impair de mots, l'un se trouvait nécessairement exclu de ces paires allitérantes. Pour cette raison, le rédacteur a voulu compenser l'exclusion du premier mot *postin* en reprenant les cinq premières consonnes du texte à la fin de celui-ci:

*PoSTiN Viam ... vepseS VePeTeN.*

Il est important d'insister sur cet aspect poétique, car il est probable que les rédacteurs de ces textes ont délibérément choisi leur vocabulaire dans le but précis de former ces paires allitérantes. En outre, l'effort pour obtenir des paires allitérantes a parfois conduit les rédacteurs à opérer des disjonctions entre des mots syntaxiquement liés. Par exemple, le complément de lieu au cas locatif *esmen ... vepeten* „dans cette tombe“ a été séparé par le mot *vepses*. Pour résumer notre propos, il est vraisemblable que les choix lexicaux et l'ordre des mots dans ces inscriptions ont été déterminés en grande partie par la volonté d'obtenir ces paires allitérantes.

Le caractère poétique de certains textes ne se manifeste pas seulement par des jeux phoniques (allitérations), mais aussi par une *structure métrique* dont les *temps forts* sont déterminés par les accents de mots. Les accents de mots étaient placés (sauf cas particulier) sur la première syllabe (Martzloff – Machajdíkóvá, 2018, p. 105).

Comme l'a observé Watkins (1995, p. 131–132) s'inspirant d'Eichner (1993, p. 65), les 9 mots de l'inscription de Bellante se répartissent en 3 heptasyllabes de structure identique (2 + 2 + 3 syllabes). Le mot *alies* pouvait être trisyllabique.<sup>3</sup>

óó óó óóó	<i>póstin víam vídetas</i>
óó óó óóó	<i>tétis tókam álies</i>
óó óó óóó	<i>ésmen vépses vépeten</i>

Chaque membre rythmique de 7 syllabes comportait 3 temps forts, qui étaient placés sur la première syllabe, sur la troisième et sur la cinquième. Il est donc primordial d'accorder toute

<sup>1</sup> Nous analysons *videtas* comme la deuxième personne du *singulier* d'un verbe du type *habitāre*, comme *spectāre*.

<sup>2</sup> L'analyse de *vepses* est débattue. Voir Nishimura (2016, p. 207) et Mercado (2012, p. 293).

<sup>3</sup> Cet *alies* pourrait être le génitif singulier d'un nom propre \**all-iy-iyō-s* avec le double suffixe *-iyō-*. (L'astérisque \* indique que la forme qui en est précédée est une reconstruction.) Le génitif *alies* se laisse transposer en \**all-iy-iy-eis*. Néanmoins, un nom propre \**all-iyō-s* avec suffixe simple (génitif \**alliyēis*) n'est pas exclu.

son attention aux effets phoniques et aux structures métriques des textes sud-picéniens quand on les étudie et quand on cherche à en établir le sens.

### Présentation de l'inscription CH 1a, enjeux de l'étude et méthodologie

L'objectif de la présente étude sera d'étudier un passage, bref mais complexe, de l'inscription CH 1a (*iokipedu pdufem ok[r]ikam*), afin de faire progresser son interprétation. Puisque CH 1a est une inscription allitérante et probablement métrique, il sera indispensable de dégager, tout d'abord, sa structure rythmique.

L'inscription de Crecchio date du VI<sup>e</sup> ou du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Elle est composée de deux séquences indépendantes, CH 1a et CH 1b, qui furent rédigées par des scribes différents. On se reportera aux éditions de Marinetti (1985, p. 224–232), La Regina (2010, p. 266–267), Morandi (2017, p. 122–124). L'interponction qui précède *enet* présente quatre points, mais le point inférieur n'est pas dans l'alignement des trois autres.

A. *deiktam* : *h[X(X)]lpas* : *pimoforim* : *esmenadstaeoms* : *upeke[X(X) (:) (X)X]orom* :  
*iorkes* : *iepeten* : *esmen* : *ekúsim* : *raeliom* : *rufirasim* : *poioúefa* : *iokipedu* : *pdufem* :  
*ok[r]ikam* : *enet* : *bie* :  
 B. *múreis* : *maróum* : *[X(X)]elíúm* : *uelaimes* : *staties* : *qora* : *kduú*

La cassure de la stèle a entraîné la disparition de quelques lettres. L'un des bords de la stèle est endommagé. Le nombre de caractères perdus entre <*upeke*> et <*orom*> doit être relativement faible, car la chaîne des lettres de CH 1a, qui est disposée en boustrophédon, est interrompue au moment où elle débute une courbe. On estime la perte à deux ou trois lettres, au maximum à quatre lettres (Marinetti, 1985, p. 230). Une interponction a peut-être été perdue dans cette lacune.

### Paires allitérantes et segmentation des formes

Le texte de CH 1a possède des interponctions qui fonctionnent comme des séparateurs de mots. Néanmoins, la description du rôle des interponctions exige trois précisions, qui nous permettront de segmenter les séquences *poioúefa* et *iokipedu* discutées dans la suite.

En premier lieu, le rédacteur n'a pas employé d'interponction entre un élément proclitique (ou faiblement accentué) et le mot qui suit. Ainsi, *pimoforim* contient un élément subordonnant (relatif) *pim*. Il faut donc segmenter *pim* + *oforim* (ou *pim* + *moftorim*).<sup>4</sup>

En second lieu, le rédacteur n'emploie pas de séparateur entre un mot et l'enclitique qui le suit. Un excellent exemple est fourni par *ekúsim* „ego sum“ (*ekú* + *sim*), selon l'analyse d'Eichner (1993, p. 62). Nous admettons l'évolution phonétique suivante:

[ego: esmi] > [ego:sm(i)] > [ego:sVm] > [ego:süm] écrit *ekúsim*.<sup>5</sup>

Le timbre vocalique noté *i* devant /m/ dans *sim* est comparable au vocalisme noté *i* de l'anaptyxe dans *meitims* et *meitimúm* < \**meitmo-* (gotique *maipms* „don“). Si la comparaison avec le mot gotique est exacte, il faut reconstruire \**meitmos* (et non \*\**meitimos*).

En revanche, il est plus difficile de décider si *rufirasim* représente un seul mot ou deux, *rufra* + *sim*. Crawford (2011, p. 1262) accepte l'analyse de Heiner Eichner et rend le passage par „I am the red [...] (*qora*) of the Raelii, I am [...]“. Weiss (1998, p. 711) traduit *ekúsim raeliom* par „I am of the Raelii“.

<sup>4</sup> Sur l'analyse diachronique de *oforim*, voir Martzloff (2019, p. 316), avec discussion de la bibliographie.

<sup>5</sup> Selon Crawford (2011, p. 1262), „the fourth hasta of the *m* of *ekú sim* is clear“.

En troisième lieu, une interponction peut avoir été omise entre deux mots, sans raison apparente. Un bon exemple est fourni par l'absence d'interponction entre *esmen* et *adstaeoms*. Le texte de CH 1a possède deux occurrences du démonstratif *esmen*. Or le démonstratif *esmen* qui précède *ekúsim* est encadré par des interponctions et doit donc être un dissyllabe tonique. Cela est confirmé par les attestations de *esmen* dans TE 2 et de *esmín* dans MC 1, MC 2, AP 1. Donc l'autre occurrence de *esmen* (devant *adstaeoms*) devait être tonique également, même si elle n'est pas séparée de *adstaeoms* par une interponction. Nous supposons qu'une interponction a été omise par le graveur. La même conclusion a déjà été proposée par La Regina (2010, p. 267).

Les allitérations de CH 1a avaient déjà retenu l'attention de Marinetti (1981, p. 154). Plusieurs paires allitérantes sont repérables sur CH 1a (*iorkes* et *iepeten*, *raeliom* et *rufрасim*) et sur CH 1b (*múreis* et *maróúm*, *qora* et *kduúú*). On pourrait mentionner aussi *[u]elíúm* et *uelaimés*, s'il faut compléter le mot en *[u]elíúm* (plutôt qu'en *[ra]elíúm*, en comparant *raeliom*). On consultera Machajdíkóvá (2020).

Nous avons dit que deux mots successifs commençant par des voyelles présentent des allitérations en consonne zéro (comme *alies* et *esmen* sur TE 2). On peut donc appairer *oftorim* (dans *pim oftorim*) et *esmen*, *adstaeoms* et *upeke[X(X)*, *esmen* et *ekúsim*, *ok[r]ikam* et *enet*. Quelques mots n'appartiennent à aucun groupe allitérant, comme *bie*, *deiktam* et *h[X(X)]lpas*. Le cas de *(X)X]orom* n'est pas clair.

Les remarques qui précèdent vont nous permettre d'étudier les séquences *poioúefa*, *iokipedu* et *pdufem*. Nous rappelons que le mot *poioúefa* a parfois été lu *poioúeta*, mais cette incertitude de lecture n'aura aucune conséquence sur notre raisonnement. Il existe trois analyses possibles pour la séquence écrite *poioúefa*. Primo, *poioúefa* pourrait représenter un seul mot, comme le pense Eichner (1993, p. 63). Secundo, *poioúefa* pourrait être divisé en *poi + ouéfa*, comme le propose Rix (2002, p. 69). Cela serait possible, mais nous soulignons qu'il n'existe pas d'argument concret en faveur de ce découpage. Crawford (2011, p. 1262) traduit *poi* par „for which“, mais ce *poi* ne peut pas être le datif singulier du relatif, puisque le datif du relatif a la forme *posmúí*, qui est attestée deux fois (TE 5, TE 7). Tertio, *poioúefa* peut être segmenté en *po + ioúefa* (Martzloff, 2018, p. 229).

Il existe deux arguments robustes en faveur de la segmentation *po + ioúefa*. D'une part, *po + ioúefa* pourrait avoir la même structure que *pim + oftorim*. Donc *po* doit être proclitique (ou faiblement accentué). L'accent principal du groupe *po + ioúefa* serait placé sur la syllabe écrite *IO* du mot tonique *ioúefa*. Cela serait une hypothèse satisfaisante, car le segment écrit *IO* de *ioúefa* réalise une allitération (accompagnée d'une assonance) avec le segment écrit *IO* de l'unité suivante *iokipedu*. On obtient donc une paire allitérante supplémentaire: *po-IOúefa IOkipedu*.

D'autre part, l'élément *po* serait un *subordonnant*. Ce subordonnant *po* possède précisément une seconde attestation au sein du corpus sud-picénien, dans *povaisis* (TE 5, Penna S. Andrea). Sur *povaisis*, on consultera Martzloff (2009, p. 361–364) et Mercado (2012, p. 306–309).

Nous pouvons maintenant aborder la segmentation de la séquence *iokipedu*. Nous appliquons toujours la même méthode, qui consiste à privilégier l'existence de paires allitérantes quand elles sont possibles. Or une segmentation *ioki + pedu* permet d'obtenir encore une nouvelle paire allitérante: *Pedu Pdufem*. Il s'agit même d'une paire doublement allitérante *PeDu PDufem*, si on admet que les deux *d* avaient la même prononciation dans les deux mots.

Il faut toutefois observer que l'absence d'interponction entre *ioki* et *pedu* n'est pas attendue. En effet, *ioki* n'est pas proclitique, et *pedu* n'est pas enclitique. Néanmoins, notre analyse n'est pas invalidée, car cette absence d'interponction peut être comparée à son omission entre *esmen* et *adstaeoms*. Finalement, on obtient la segmentation suivante:

[...] *po-IOúefa IOki Pedu Pdufem* [...].

Nous pouvons aller encore plus loin. En effet, si on admet qu'il existait une limite de mots entre *upeke[X(X)]* et *(X)X]orom* (Rix, 2002, p. 69), on constate que l'inscription compte exactement 20 mots accentués. Selon Martzloff (2021), ces 20 mots peuvent être répartis en 5 membres rythmiques (ou „vers“) contenant 4 unités accentuées chacun:

óó óó o-óó óó	<i>deiktam h[...]]pas pim-oftorim esmen</i>
óooo óoo(o) (ó)(o)o óó	<i>adstaeoms upeke[...] [...]orom iorkes</i>
óoo óó óo-o ó(o)(o)o	<i>iepeten esmen ekú-sim raeliom</i>
óo-o o-óóó óó óó	<i>rufra-sim po-ioúefa ioki pedu</i>
óó óoo óó óó	<i>pdufem ok[r]ikam enet bie</i>

Les vers 1, 2, 4 et 5 se terminent par un dissyllabe: *esmen*, *iorkes*, *pedu*, *bie* (*bie* compte deux syllabes, comme *viam*, car le *i* était tonique). On ne peut pas déterminer si *raeliom* comptait 2, 3 ou 4 syllabes (mais la lecture dissyllabique est possible). Il est également difficile de décider si le mot *raeliom* est apparenté à *Raielia* (*CIL* XII 218, Mouans-Sartoux, III<sup>e</sup> siècle de notre ère: Chastagnol, 1992, p. 117), ou si la ressemblance est fortuite. Enfin, la forme *[X(X)]elíúm* de CH 1b peut être complétée soit en *[ra]elíúm* (cf. le génitif pluriel *raeliom*), soit en *[u]elíúm* (allitérant avec *uelaimēs*).

Il est remarquable qu'une autre inscription sud-picénienne (TE 5) comporte aussi précisément 20 unités accentuées, qui peuvent être groupées en 5 membres rythmiques de 4 unités, selon l'interprétation de Martzloff (2018, p. 232–233). Les membres rythmiques 2 et 5 ont une structure identique en forme de tétrapodie [óoo óo/o óoo óoo]:

óó óoo / óó óoo	<i>śidom safinús / estuf eselsít</i>
óó o-óó / o-óoo óoo	<i>tíom pov-aisís / pid-aitúpas fitiasom</i>
óó óoo / óoo óo(o)	<i>múfqlúm meXXXistrú / nemúneí praistaít</i>
óoo óó / óoo óó	<i>panivú meitims / safinas tútas</i>
óoo óó / oóo-o óoo	<i>trebeXies titú / praistakla-sa posmú</i>

Le mot *meXXXistrú* a été lu *meítistrú*, *meítistrú*, *menfistrú* ou *mentfistrú*, mais cette incertitude de lecture n'a pas de conséquence sur le nombre des syllabes du mot. Le mot *trebeXies* est généralement lu *trebegies* ou *trebecies*, mais l'interprétation de la lettre *X* reste en suspens (certains chercheurs envisagent désormais de lire *X* comme *s*).

Le relatif *posmú* (< \**k<sup>v</sup>osmōy-id* ou \**k<sup>v</sup>osmōy-ī*) était trisyllabique (Weiss, 1998, p. 709). On voit que la graphie *-ú* de la terminaison de *posmú* est différente de celle de *meXXXistrú* et de *titú*.

Le substantif *praistakla* était accentué sur sa syllabe pénultième, car le suffixe lourd d'instrument *-kla* avait causé un déplacement de l'accent sur la syllabe immédiatement précédente, comme en ombrien dans les mots *kumnahkle* et *mantrahklu*, avec *scriptio plena* interne <*ah*>. Donc *praistakla* devait représenter [oóo] (Martzloff – Machajdíkóvá, 2017, p. 153).<sup>6</sup>

L'analyse de l'élément *sa* qui est attaché à *praistakla* est ambiguë. On y a souvent vu un démonstratif, ce qui est assurément possible (toutefois l'emploi d'un démonstratif est ici un peu surprenant). Mais ce *sa* pourrait également représenter le résultat de la *crase* de l'imparfait du verbe *être* (cf. lat. *erat*): \**esād* > \**esāh* > \**esā(h)*, d'où \**praistaklā (e)sā(h)* > *praistakla-sa*. Ce \**esād* aurait existé à côté de *fufans* (*ST* Cm 1). La micro-séquence textuelle *titú praistakla-sa*

<sup>6</sup> Sur le mot, voir aussi de Simone (1987).

*posmúi* signifierait „pour Titus à qui *était* une stèle / à qui *était* la précellence“. Pour ce personnage, qui avait peut-être déjà reçu une stèle, un nouveau monument sera élevé.

### Analyse morphologique et phonologique du mot *ioki*

La cohérence des analyses métriques obtenues ci-dessus rend vraisemblable la segmentation *ioki* + *pedu* que nous avons proposée. Nous pouvons désormais nous concentrer sur l'analyse diachronique de *ioki*, un mot qui, à notre connaissance, n'a pas reçu d'analyse à ce jour. La lecture d'un article de Nussbaum (2016) offre immédiatement une piste conduisant à une possible solution. Nussbaum discute l'analyse de l'adjectif composé latin *locuplēs* „riche“ et observe que le rapprochement traditionnel entre le premier élément du composé *locuplēs* et le substantif *locus* „lieu“ (< \**stlok-o-s*) n'est pas satisfaisant pour des raisons sémantiques.

Le premier élément de *locuplēs* est identique au nom védique *rāśi-* < \**loki-* „abondance (de richesses)“.<sup>7</sup> Citons par exemple *vāso rāśír* (*RV* 6, 55, 3) „a heap of goods“ (Jamison – Brereton, 2014, p. 851).

Le composé *locuplēs* peut refléter directement \**loki-pl[h<sub>1</sub>]-ēt-s* (avec une chute de la laryngale en composition).<sup>8</sup> Mais le mot pourrait aussi être le dérivé inverse du verbe *locuplētāre*, qui serait alors un factitif déadjectival d'un \**loki-plē-to-s* thématique. Le second élément contient la racine du verbe latin *impleō* „remplir“. Pour l'évolution phonétique, on comparera le composé *pontufex* (à côté de *pontifex*) „pontife“ remontant à \**ponti-fak-s* selon Nussbaum.

Il est alors possible d'analyser *ioki* en comparant ce mot au premier membre du composé *locuplēs*. Nous proposons donc d'interpréter *ioki* comme le reflet d'un ablatif singulier \**lokīd*, fondé sur un thème nominal \**loki-* qui est le correspondant exact du premier élément du composé latin *locuplēs* < \**lokiplēs* < \**loki-pl[h<sub>1</sub>]-ēt-s*.

L'évolution phonétique de \**lokīd* en *ioki* est entièrement régulière dans la langue de Crecchio. Le \**d* final s'amuït régulièrement en sud-picénien, comme dans l'adverbe *kuprī* < \**kuprēd* „de façon belle“ (AQ 2), avec la même terminaison que dans l'adverbe osque *πehēd* „de façon pieuse“ (*ST Lu* 13).

Dans la langue de l'inscription CH 1a, la liquide \**l* placée en début de mot devient [y]. Cela est prouvé par le locatif *iepeten* < \**lepetēn* < \**lep-et-ey-en* (même lexème que *vepeten*, TE 2). Deux racines sont possibles pour le substantif \**lep-et(o)-* qui désigne une pierre tombale. (i) Il peut s'agir de la racine du verbe *lapit* glossé *dolore afficit* (Paul. *Fest.* 105, 21 Lindsay). Si le sens originel de *lapit* était „couper“ (d'où „faire mal“), alors le rapport sémantique serait comparable à *saxum* „pierre, rocher“ / *secāre* „couper“ (Martzloff – Machajdíkóvá, 2018, p. 114). Cette racine serait la même que celle de *lapis* „pierre“.

(ii) Mais il pourrait aussi s'agir de la racine de gr. *λόπη* „manteau“.<sup>9</sup> Le sens serait alors „couverture funéraire“, comme dans le cas de *tokam* (cf. lat. *toga*).

Ces deux rattachements paraissent acceptables et il ne sera pas nécessaire pour notre argumentation de choisir entre eux.

### Analyse morphologique et phonologique du mot *pdufem*

Le mot *pdufem* est soit l'accusatif singulier d'un substantif ou d'un adjectif, soit la première personne du singulier d'un verbe, avec la même terminaison que *knúskem* (CH 2). Le tiroir verbal concerné pourrait être un subjonctif du type *ehuelí* „(s'il) a arraché“ (TE 1, cf. latin

<sup>7</sup> Mayrhofer (1976, p. 56) traduit „heap, mass, pile, group“.

<sup>8</sup> Les symboles *h<sub>1</sub>* et *h<sub>2</sub>* désignent des phonèmes consonantiques reconstruits qui sont désignés comme „laryngale 1“ et „laryngale 2“.

<sup>9</sup> Discussion chez Martzloff (2013).

*uellere* „arracher“). L’analyse comme verbe conjugué à la première personne du singulier paraît satisfaisante, puisque *ekúsim* s’analyse comme *ekú* + *sim* „ego sum, moi je suis“. De surcroît, *kduú* (CH 1b) „je suis nommé(e)“ offre une équation parfaite avec le verbe latin *clueō* „je suis réputé, je passe pour, je suis“ et remonte à *\*klu-ē-ō* (Rix, 1994 ; Martzloff – Machajdíkóvá, 2020, p. 286).

Le texte contient donc trois verbes conjugués à la première personne du singulier: (*ekú*)*sim*, *pdufem* et *kduú*.

Or Martzloff (2011, p. 216) a suggéré un parallélisme formel entre les radicaux suivants:

- *brū-* (latin *brūtus*, letton *grūts*), face à véd. *gurú-* < *\*g<sup>w</sup>ṛh<sub>2</sub>-ú-*,
- *pdu-* < *\*plū-* (sud-pic. *pdufem*), face à véd. *purú-* < *\*p<sup>h</sup>h<sub>1</sub>-ú-*.

Le prototype *\*g<sup>w</sup>ṛh<sub>2</sub>-u-* > *\*g<sup>w</sup>ruh<sub>2</sub>-* (avec métathèse) est la source du mot letton *grūts* „lourd“ et de l’adjectif latin *brūtus* „lourd, stupide“ qui est un terme emprunté au sabellique. Dans le même domaine sémantique, le latin a emprunté l’adjectif osque *daliuus* glossé comme *supinus* ou *stultus*, *insanus* (Paul. *Fest.* 59, 17–20 Lindsay), qui reflète *dā-lē-wo-s* (adjectif thématique) ou *\*dā-lē-wōs* (participe parfait).<sup>10</sup> De façon similaire, nous posons le composé verbal suivant:

- \*p<sup>h</sup>h<sub>1</sub>-u-d<sup>h</sup>h<sub>1</sub>-* > *\*pluh<sub>1</sub>d<sup>h</sup>h<sub>1</sub>-* > *\*plūd<sup>h</sup>-* > *\*plūf-* > *pduf-* (*pdufem*).<sup>11</sup>

Si nous combinons notre nouvelle analyse de *ioki* avec l’analyse de *pdufem* proposée dans Martzloff (2011), nous pouvons constater un *parallèle phraséologique* remarquable entre l’adjectif latin *locuplēs* (au sein de la micro-syntaxe interne du composé adjectival) et l’inscription paléo-sabellique (au sein de l’organisation textuelle, cette fois). Ce parallèle phraséologique met en jeu l’association des mêmes racines:

- *locuplēs* < *\*loki-p<sup>h</sup>h<sub>1</sub>-*,
- *ioki ... pdufem* < *\*loki- ... \*p<sup>h</sup>h<sub>1</sub>-u-d<sup>h</sup>h<sub>1</sub>-*.

Puisque (*ekú*)*sim* et *pdufem* sont des verbes conjugués à la première personne du singulier, le texte sud-picénien appartient à la catégorie des inscriptions parlantes (*iscrizioni parlanti*).<sup>12</sup> On traduira *ioki ... pdufem* „que je remplisse (que j’aie rempli) d’abondance“.

Le complément d’objet direct de *pdufem* est soit *ioúefa* (si c’est un neutre pluriel, mais *ioúefa* pourrait être un nominatif féminin singulier), soit *ok[r]ikam* (complété d’après *okreí*, TE 7). On traduirait *ioki ... pdufem ok[r]ikam* „que je remplisse (j’aie rempli) d’abondance la ville haute“ (c’est-à-dire „que j’aie assuré la prospérité de la ville haute“).

Le mot *pedu* est un ablatif singulier, *\*pedōd* („depuis la plaine“) ou *\*pedūd* (nom du „pied“ fléchi comme un thème en *\*u* d’après le nom de la „main“, cf. latin *manus*). On traduirait *ioki pedu pdufem ok[r]ikam* „que je remplisse (que j’aie rempli) d’abondance la ville haute depuis la plaine“ ou „que je remplisse (que j’aie rempli) d’abondance la ville haute depuis le pied (du mont)“.

Si, comme l’a suggéré B. Machajdíkóvá à titre expérimental, le mot *ioúefa* ou *ioúeta* était apparenté au terme *iouiste* analysé comme le vocatif d’un ancien superlatif par Watkins (1975), alors on pourrait reconstruire un adjectif *\*h<sub>2</sub>yew-i-d<sup>h</sup>(h<sub>1</sub>)-o-s* ou *\*h<sub>2</sub>yew-et-o-s*, dont le sens

<sup>10</sup> Le mot contenait le préfixe *dā-* (ombrien *daetom*, osque *dadid*, *dadikatted*, préposition *dat*) et le thème d’aoriste *\*lē-* < *\*leh<sub>1</sub>-* (présent hittite *la-a-i*, *la-a-iz-zi* „loosen, release, untie“, cf. latin *lēnis* „doux“).

<sup>11</sup> Sur l’évolution phonétique *\*pl-* > *pd-* devant *-u-* ou *-ū-*, voir Martzloff – Machajdíkóvá (2020, p. 287).

<sup>12</sup> Sur les *inscriptions parlantes*, voir Burzachechi (1962), Agostiniani (1982).

aurait été „fort, vigoureux, puissant, efficace“ (Machajdíkóvá, 2013, p. 27).<sup>13</sup> Le mot *ioúefa* ou *ioúeta* serait alors apposé (ou extraposé) au sujet de *pdufem*. Le genre grammatical féminin s'explique par l'accord avec le substantif féminin *qora* „stèle, monument“. On traduirait *po-iouéf/ta ioki pedu pdufem ok[r]ikam* comme „de façon que, vigoureuse, je remplisse (j'aie rempli) d'abondance la ville haute depuis la plaine / depuis le pied (du mont)“.

De façon alternative, si le mot *enet* était une postposition<sup>14</sup> signifiant „dans, jusque dans“ et gouvernant *ok[r]ikam*, alors le verbe *pdufem* pourrait être construit sans objet exprimé. On traduirait *po-iouéf/ta ioki pedu pdufem ok[r]ikam enet* comme „de façon que, vigoureuse, je remplisse [tout] (j'aie [tout] rempli) d'abondance depuis la plaine / depuis le pied (du mont) jusque dans la ville haute“, c'est-à-dire „de façon que, vigoureuse, j'octroie la prospérité depuis la plaine / depuis le pied (du mont) jusque dans la ville haute“. Ces traductions restent bien sûr provisoires.

### Conclusion de l'étude

Conformément à la méthode que nous avons souhaité adopter dans notre étude, nous n'avons pas commencé l'enquête en nous fondant sur des mots individuels du texte pour en proposer une analyse diachronique (car une telle démarche aveugle est vouée à donner des résultats aléatoires), mais nous sommes au contraire partis de la structure globale du *tout* (le texte de CH 1a) pour aller *vers les parties* constitutives de ce texte (les mots). Pour nous repérer, nous avons prêté une attention soutenue aux caractéristiques poétiques du texte. Les allitérations, qui sont presque systématiques, nous ont conduits à proposer les segmentations *po + iouéf/ta* et *ioki + pedu*. Cette double analyse a l'avantage de permettre une interprétation du texte comme une pièce poétique de 5 membres rythmiques contenant 4 temps forts chacun. Or ce schéma se retrouve dans l'inscription poétique TE 5 (Penna S. Andrea), ce qui corrobore notre interprétation.

Quand la segmentation des séquences a été faite, il a été possible de formuler une hypothèse sur l'interprétation diachronique des mots que nous avons dégagés. Nous expliquons *ioki* comme l'ablatif singulier *\*lokīd* d'un thème nominal *\*loki-* attesté en védique dans *rāśi-* „masse“ et en latin dans le premier membre du composé *locuplēs* „riche“. L'évolution phonétique de [l] initial en yod a un parallèle dans *iepeten*, issu de *\*lepeteyen* (alors que le même lexème est attesté sous la forme *vepeten* dans une autre inscription). L'amuïssement du [d] final est régulier.

La racine du second élément du composé latin (cf. *impleō* „remplir“) est attestée dans le verbe *pdufem* (première personne du singulier): *\*plh<sub>1</sub>-u-d<sup>h</sup>-* > *\*pluh<sub>1</sub>d<sup>h</sup>-* > *\*plūf-* > *pduf-em*, selon une évolution phonétique régulière (*kduú* < *\*kluēō*, cf. lat. *clueō*). Nous avons pu conclure à l'existence d'une association phraséologique entre les lexèmes issus de ces deux racines. Cette accointance phraséologique se manifeste en sud-picénien au niveau de la syntaxe textuelle (*ioki ... pdufem*) et en latin au niveau de la micro-syntaxe interne au composé adjectival (*locuplēs*).

### Références bibliographiques:

- ADIEGO LAJARA, I.-J. (1992): *Protosabelio, osco-umbro, sudpiceno*. Barcelona: PPU.  
 AGOSTINIANI, L. (1982): *Le "iscrizioni parlanti" dell'Italia antica*. Firenze: Olschki.  
 BURZACHECHI, M. (1962): Oggetti parlanti nelle epigrafi greche. In: *Epigraphica*, 24, p. 3–54.

<sup>13</sup> Véd. *yáviṣṭha-* < *\*h<sub>2</sub>yéw-is-th<sub>2</sub>o-* est le superlatif de *yúvan-* „jeune“. Il est intéressant d'observer que *iouiste* doit être assez archaïque, car le *\*i* n'a pas été effacé par la loi *nūndinae* ou par une syncope du type *fenestra* > *fēstra*.

<sup>14</sup> Discussion chez Martzloff – Machajdíkóvá (2020, p. 284–285): *\*en-de + \*ti/ta*, *\*im-d<sup>(h)</sup>e + \*ti/ta* (cf. latin *exim*, *exinde*, *inde*), *\*en-ne(h<sub>1</sub>) + \*ti/ta*.



- CHASTAGNOL, A. (1992): *Inscriptions latines de Narbonnaise (I.L.N.) II. Antibes, Riez, Digne. XLIV<sup>e</sup> Supplément à "Gallia"*. Paris: Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique.
- CRAWFORD, M. H. (2011): *Imagines Italicae*. London: Institute of Classical Studies.
- DE SIMONE, C. (1987): „Südpikenisch“ praistaklā. In: *Glotta*, 65, p. 125–127.
- EICHNER, H. (1993): 1919 oder 1991? Zur Entwicklung der oskisch-umbrischen Studien nebst einer neuen Interpretation des Textes von Fonte Romito (Vetter Nr. 147). In: Helmut Rix (ed.): *Oskisch-Umbrisch. Texte und Grammatik*. Wiesbaden: Reichert, p. 46–95.
- HEINZELMANN, M. – BUESS, M. (2013): Amiternum – eine archäologische Regionalstudie im zentralen Abruzzenraum. Vorbericht zu den abschließenden geophysikalischen Prospektions- und Ausgrabungskampagnen 2012/2013. In: *Kölner und Bonner Archaeologica*, 3, p. 189–201.
- JAMISON, S. W. – BRERETON, J. P. (2014): *The Rigveda. The Earliest Religious Poetry of India*. Oxford – New York: Oxford University Press.
- LA REGINA, A. (2010): *Il Guerriero di Capestrano e le iscrizioni paleosabelliche*. In: L. Franchi dell'Orto (ed.): *Pinna Vestinorum e il popolo dei Vestini*. Roma: L'Erma di Bretschneider, p. 230–273.
- MACHAJDÍKOVÁ, B. (2013): *Sollum Osce totum et solidum significat*. Úloha Festových glos v poznaní latinskej a italickej lexiky a jeho prínos k problematike „Saussurovho efektu“. In: *Sambucus*, 9, p. 26–42.
- MACHAJDÍKOVÁ, B. (2018): Velebenie elít na juhopicénskych nápisoch: frazeológia a poézia v službách ideológie. In: L. Buzássyová – E. Juríková – J. Grusková (eds.): *Ideológia v premenách času v pamiatkach gréckej a latinskej tradície (Zborník príspevkov z medzinárodnej konferencie 18.–19. november 2016, Bratislava)*. Bratislava: Univerzita Komenského v Bratislave, p. 75–88.
- MACHAJDÍKOVÁ, B. (2020): Slabiky, rytmus a metrika: poznámky k poetickej štruktúre juhopicénskeho nápisu CH 1a (Crecchio). In: J. Balegová – E. Brodňanská (eds.): *Felix Sapiensque. Na počest životného jubilea Františka Šimona. Hortus Graeco-Latinus Cassoviensis III*. Košice: Univerzita Pavla Jozefa Šafárika v Košiciach, p. 206–215.
- MARINETTI, A. (1981): Il sudpiceno come italico (e 'sabino'?). In: *Studi Etruschi*, 49, p. 113–158.
- MARINETTI, A. (1985): *Le iscrizioni sudpicene, I, Testi*. Firenze: Olschki.
- MARTZLOFF, V. (2009): Questions d'exégèse picénienne. In: F. Biville & I. Boehm (eds.): *Autour de Michel Lejeune*. Lyon: Maison de l'Orient et de la Méditerranée, p. 359–378.
- MARTZLOFF, V. (2011): Spuren des Gerundivsuffixes im Südpikenischen: *qdufeniúú* (Penna S. Andrea), *amcenás* (Belmonte). In: *Alessandria*, 5, p. 209–231.
- MARTZLOFF, V. (2013): Deux termes du lexique funéraire sud-picénien (*tokam*, latin *toga*; *vepeten* / *iepeten*, grec *λόπη*). In: A. Garcea – M.-K. Lhommé – D. Vallat (eds.): *Polyphonia Romana. Hommages à Frédérique Biville*. Hildesheim – Zürich – New York: Olms, p. 195–206.
- MARTZLOFF, V. (2018): Métrique italique archaïque. Poésie sud-picénienne et inscription latine de *Duenos*. In: D. Gunkel – O. Hackstein (eds.): *Language and Meter*. Leiden – Boston: Brill, p. 222–252.
- MARTZLOFF, V. (2019): La malédiction osque de Capoue à l'encontre de PAKIS KLUVATIIS (*ST Cp 37*, Vetter 6, Audollent 193). Considérations phraséologiques, morpho-syntaxiques et phonologiques. In: *Wék<sup>os</sup>*, 5, p. 263–340.
- MARTZLOFF, V. (2021): Vingt sur vingt: un argument méconnu en faveur du caractère métrique des inscriptions paléo-italiques de Crecchio (CH 1a) et de Penna S. Andrea (TE 5). In: M. Simon – É. Wolff (eds.): *Operae pretium facimus. Mélanges en l'honneur de Charles Guittard*. Paris: L'Harmattan, p. 699–709.
- MARTZLOFF, V. – MACHAJDÍKOVÁ, B. (2017): Structures strophiques dans la poésie épigraphique de l'Italie ancienne: inscription latine archaïque du *duenos* (*CIL I<sup>2</sup> 4*), épitaphe pélignienne de la *pristafalacirix* (*ST Pg 9*, Corfinium). In: *Graeco-Latina Brunensia*, 22/1, p. 147–163.
- MARTZLOFF, V. – MACHAJDÍKOVÁ, B. (2018): Convergences métriques méconnues entre la poésie vénète et la poésie paléo-sabellique: inscriptions paléo-vénètes de Lozzo Atestino et de Pernumia/Cartura, stèles sud-picéniennes de Crecchio et de Bellante, guerrier de Capestrano. In: *Graeco-Latina Brunensia*, 23/1, p. 99–119.
- MARTZLOFF, V. – MACHAJDÍKOVÁ, B. (2020): Consonant Clusters in South Picene: Synchrony and Diachrony. In: H. Bichlmeier – O. Šefčík – R. Sukač (eds.): *Etymologus. Festschrift for Václav Blažek*. Hamburg: Baar, p. 277–297.

- MAYRHOFER, M. (1976). *Kurzgefaßtes etymologisches Wörterbuch des Altindischen. A Concise Etymological Sanskrit Dictionary. Band III: Y–H*. Heidelberg: Winter.
- MERCADO, A. (2012): *Italic Verse: A Study of the Poetic Remains of Old Latin, Faliscan, and Sabellic*. Innsbruck: Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck.
- MORANDI, A. (2017): *Epigrafia Italica 2*. Roma: L’Erma di Bretschneider.
- NISHIMURA, K. (2016). On syncope of *u*-vocalism in Sabellic. In: *Indogermanische Forschungen*, 121/1, p. 199–211.
- NUSSBAUM, A. J. (2016): Replacing *locus* ‘place’ in Latin *locuplēs*. In: D. Gunkel – J. T. Katz – B. Vine – M. Weiss (eds.): *Sahasram Ati Srajas. Indo-Iranian and Indo-European Studies in Honor of Stephanie W. Jamison*. Ann Arbor – New York: Beech Stave Press, p. 276–295.
- RIX, H. (1994): *Südpikenisch kduúú*. In: *Historische Sprachforschung*, 107, p. 105–122.
- RIX, H. (2002): *Sabellische Texte. Die Texte des Oskischen, Umbrischen und Südpikenischen*. Heidelberg: Winter.
- URBANOVÁ, D. – BLAŽEK, V. (2008): *Národy starověké Itálie, jejich jazyky a písmo*. Brno: Host.
- WATKINS, C. (1975): Latin *iouiste* et le vocabulaire religieux indo-européen. In: M. Dj. Moinfar (ed.): *Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste*. Paris: Société de Linguistique de Paris, p. 527–534.
- WATKINS, C. (1995): *How to Kill a Dragon*. New York/Oxford: Oxford University Press.
- WEISS, M. (1998): On Some Problems of Final Syllables in South Picene. In: J. Jasanoff – H. C. Melchert – L. Oliver (eds.): *Mír Curad. Studies in Honor of Calvert Watkins*. Innsbruck: Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck, p. 703–715.

## Summary

### The South Picene stele from Crecchio: poetics, vocabulary and phraseology

A careful study of the alliterations displayed by the South Picene stele of Crecchio (CH 1a) suggests the word divisions *po + ioúefa* or *po + ioúeta* (instead of *poi + ouéfa*, *poi + ouéta*) and *ioki + pedu*. These segmentations of the words yield two alliterating word-pairs: *Ioúef/ta Ioki* [y... y...] and *Pedu Pdufem* [p... p...]. The subordinating conjunction *po* in *po + ioúefa* (or *ioúeta*) is probably also found in the form *povaisis* (TE 5). As the liquid [l] in initial position is regularly reflected by [y] (instead of [w]) in the text CH 1a (*iepeten* < \**lepetey-en*, cognate with Lat. *lapis*, *lapit* or with Gr. *λόπη*, cf. *tokam / toga*), the word *ioki* may be compared with the first member of the Latin compound *locuplēs* (“rich” < “replete with abundance”) and with the Vedic substantive *rāśí-* “heap, mass”: ablative singular *ioki* < \**lokīd* “with abundance”. The second part of the Latin adjective is related to the verb *pdufem*: \**plh<sub>1</sub>-u-d<sup>h</sup>*- “fill” > \**pluh<sub>1</sub>d<sup>h</sup>*- > \**plūf-* > *pduf-em*. The form *pdufem* contains the same ending as *knúskem* (CH 2) and represents the first person singular of a verb, as *ekúsim* (CH 1a, *ekú+sim*) “ego sum, I am” and *kduúú* (CH 1b, cf. *clueō*) “I am named, I am”. The phraseological association \**lokí-* + \**pl(e)h<sub>1</sub>-* is attested both in Latin (within a compound, *locuplēs*) and in South Picene (at the textual level, *ioki + pdufem*).

*La présente étude a été élaborée durant les années 2019–2021 dans le cadre du projet VEGA 1/0812/18 (Latinská slabika v diachronickom a typologickom kontexte), sous la direction de B. Machajdíkovej.*